

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



N° 86 Mars – Avril - Mai 2023

Un dessin de Jean-Claude Lucazeau



Extrait de « Les Saintongeais font de la résistance »
(Nouvelles éditions Bordessoules)

À plusieurs reprises je vous ai annoncé, dans le Boutillon, la préparation d'un CD de chansons et de textes de Goulebenéze, enregistrés par mes deux complices Dominique Porcheron et Mathieu Touzot.

Et bien voilà ! L'opération est lancée. Nos deux compères ont commencé les répétitions, avec le pianiste Ludovic Buillit. Et dans quelques jours vont débiter les enregistrements.

Le Boutillon est heureux de lancer une souscription qui vous permettra, pour un prix avantageux, de commander le ou les CD, et de les recevoir directement à votre domicile (voir page 3).

Pour le reste, vous pourrez lire, dans ce numéro, les articles habituels : de l'histoire, de la fiction, un nouveau Kétoukolé, et du patois saintongeais.

Bonne lecture. Vous pouvez toujours naviguer sur notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon> pour consulter les Boutillons précédents.

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Sommaire

	Pages
Souscription à un CD sur des textes et des chansons de Goulebenéze	3
Difficultés de trésorerie au XVIIIème siècle	Patrick Hureaux 4
Les souvenirs de Chcha	Michel Chatenet 4
Rebecca la centenaire d'Authon	Pierre Péronneau (MaîtrePiârre) 5
Le dail	Pierre Péronneau (MaîtrePiârre) 7
Comme la plume au vent	Jean-Jacques Bonnin 8
À propos du Boutillon 85	Pierre Péronneau (MaîtrePiârre) 12
Quelques photos de Festifolk	13
Le Bon-Blanc	Jean-Bernard Papi 14
Chacha ét-en peutrassse	Michel Chatenet 16
Kétoukolé	Joël Lamiraud (Jhoël) 17
Le coin des poètes	19
Les histouères de Pierre Dumousseau	Pierre Dumousseau 20
Gueurnut au téléphone	Goulebenéze 21
Un peu de libertinage	Pierre Dumousseau, Rémy Ribot, Benjamin Ribot 21
Un voéyâge au Paradis	Gaston Navarre (Boun' Ap'tit) 22
In avocat	Odette Comandon 22
Le manuscrit de Pons	23

Souscription à un CD sur des textes et des chansons de Goulebenéze

À plusieurs reprises, je vous ai annoncé la création d'un CD sur mon grand-père Goulebenéze, réalisé par mes deux complices Mathieu Touzot et Dominique Porcheron (le fi à Feurnand).

Et bien voilà. Dès le mois d'avril, l'enregistrement aura lieu, à l'Abbaye aux Dames de Saintes. Les deux compères seront accompagnés par le pianiste Ludovic Buillit. Notre journal est fier d'être le premier à promouvoir le CD.

Le Boutillon donne le point de départ de la souscription. C'est parti !

<https://www.helloasso.com/associations/la-jharasserie/collectes/enregistrement-d-un-album-cd-goulebeneze>



Dominique Porcheron



Mathieu Touzot



Ludovic Buillit

Né en 1877, Evariste Poitevin dit Goulebenéze est une figure majeure de la culture locale des Charentes. Auteur prolifique de textes et chansons en Saintongeais, il laisse dans la mémoire collective de véritables chansons - monuments. Goulebenéze changeait les textes de chansons à succès de son époque. Il y mettait à la place ses propres textes, piquants, drôles ou malicieux, tout en gardant la musique. Et 'Frou Frou' chantée par Berthe Sylva devint 'L'vin bian', 'Le Temps des Cerises' chantée à la fin des années 1920 par Fred Gouin devint aussi 'Le temps des Vendanjhes'. Ou encore 'Tu verras Montmartre' chantée par Lucien Boyer devint sous sa plume 'La Chanson pour la Braderie de Saintes'.

Et son charisme sur scène, son humour, sa malice, ses chansons ont séduit les coeurs. Depuis 1952, hormis ceux de Pierre Machon, ou de Raymond Carmin de Burie, peu d'enregistrements de ses chansons ont néanmoins été effectués, mais leur popularité a perduré jusqu'à nous. Car Goulebenéze est l'artiste qui incarne le mieux, encore aujourd'hui, l'imaginaire et la poésie profonde des Charentais.

Dominique Porcheron dit Le Fi a Feurnand et Mathieu Touzot, accompagnés par le pianiste Ludovic Buillit, créent aujourd'hui l'événement, en enregistrant un Album CD Hommage à Goulebenéze. Il sera en effet le premier Album CD entièrement consacré aux chansons du barde Saintongeais. Avec des chansons connues et incontournables bien sûr, comme d'autres aujourd'hui inédites !

Les chansons choisies par les deux chanteurs nous transporteront dans cet univers musical des chansons populaires début de siècle (XXème) accompagnées au piano, tel que Goulebenéze les chantait. L'Album sera enregistré dans l'ancienne Abbaye aux Dames de Saintes, avec piano à queue. Par cette page, découvrez les différentes façons de soutenir la réalisation de cet Album. Vous pouvez dès à présent précommander l'Album CD Hommage à Goulebenéze !

Mathieu Touzot



Difficultés de trésorerie au 18^{ème} siècle

Patrick Huraux

Correspondance adressée à Jean Boisnard, marchand serger (*) au bourg de la Bertonnière à Saint-Vivien de Saintes.

(*) Le serger ou sergier est celui qui fait de la serge, tissage de laine.

« Le 1^{er} mars 1759

Jetois a meme de partir pour la foire pour vous aller communiquer le triste etat de mes affaires mais la crainte que quelquun de mes creanciers ne me fit arrester en vertu des condamnations que lon a obtenu contre moy et presque tous en ont obtenu je me suis decidé de vous envoyer la liste de mes creanciers avec lestat sincere des effets que jay pour payer vous verrés Monsieur que jai dequoy satisfaire sy vous avés la charité de maccorder le temps convenable pour pouvoir y parvenir et sil nest pas a votre pouvoir de prendre cet arrangement veuillés vous assembler Messieurs me creanciers vous etes tous en foire a Bordeaux et impozé moy la loy que vous voudrés ou de vous neantir de tous mes effets pour vous les repartir ou de maccorder 5 ou 6 ans pour vous payer mon intension est bien bonne et bien pure je ne veux rien faire perdre mes sentiments ne se dementiront jamais a cet egard je vous lasure et que je suis dans un chagrin inexprimable au quel je ne crois pas de survivre long temps lination des affaires me cauze les dezastres Dieu me console et me donne les moyens de vous satisfaire en entier cet toute mon embition et de vous assurer que jai l'honneur detre avec respect
Vostre tres humble et tres obissants serviteur. Magloire « Pomavede ».

Monsieur

Messieurs Chemi, dagen qui connoient mes sentiments et qui on veu mon etat vous certifierons la sencerite.

Jai en marchandises pour 16 147,50 livres

en debtes actives bonnes 6 624,90 livres

en bien de campagne 12 000 livres

en maisons a Mezin 7 000 livres

Soit : 41 772,40 livres

Liste des debtes passives dont les trois quarts sont obtenu des appointements sçavoir :

27 702,14 livres.

Dans la liste des créanciers se trouve le sieur Boisnard de Saintes, pour 240 livres. Les autres sont de Montauban, Toulouse, Limoges, Bordeaux, Agen, Mazamet, Nérac, Sainte Affrique, Lyon et Saint-Etienne ».

Source : AD17 – Cote 4J 1638 – Correspondance Boisnard.

Les souvenirs de Chacha : la frairie

Michel Chatenet

Autrefois, chaque commune, voire chaque hameau avait sa fête foraine, sa frairie. Oh, ce n'était pas la foire du Trône mais les gens se contentaient de moins.

C'était l'occasion de sortir faire la fête, d'inviter la famille, souvent l'occasion de manger un rôti de bœuf car on mettait les petits plats dans les grands, on sortait la belle vaisselle, on buvait du vin bouché, le sauvignon avec le poisson et l'othelo avec la viande. La table était belle. C'était la fête.

Chez nous, il y avait des frairies partout, Thors, Prignac, Sonnac, Les Vignes de Sonnac, Mesnac, Vignolles, Orlut et même Masseville, petit hameau entre Vignolles et Orlut.

La « mère Pineau » ou Riquet Archambaud montaient leur tivoli avec l'estrade pour les musiciens et la buvette en bout.

Il y a des familles de forains qui ont marqué cette époque : Roy avec son tir, sa confiserie et son himalaya, Flores avec son tir, sa confiserie et sa loterie « à tous les coups on gagne ». On jouait pour un bol, un verre, un crayon..... Il y avait le casse bouteilles, le casse boites de conserves. Aptel avait un petit manège. Lamy, à la frairie des Vignes de Sonnac, organisait le lundi un concours de tir. On y gagnait une bouteille de mousseux, ce vin mousseux au goût de muscat qui avait traîné en pleine chaleur, pendant trois jours dans son stand. On s'empressait de demander des verres à la buvette pour boire ce breuvage infâme.

Il y avait bien sûr le bal avec les « vieilles » assises sur le banc autour du tivoli, qui surveillaient leurs filles et les garçons qui tournaient pour inviter une de ces filles à danser.

Aux Touches de Périgny, il y avait le jeu de rampeau où on gagnait un paquet de tabac gris, ce petit cube qui faisait tousser. Les pousse- pousse et les auto-tamponneuses étaient réservés aux frairies plus importantes.

On rentrait toujours avec les berlingots ou la poche de nougat.

C'était la fête ! Où sont-elles ces frairies ? Que sont-elles devenues ? Elles ont disparu car les gens veulent maintenant du grand spectacle.

Rebecca la centenaire d'Authon Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Je m'appelle Lucas, et je suis journaliste au journal Sud-Ouest à Saintes. Lorsque mon patron m'a demandé d'écrire un article sur une vieille dame qui allait fêter, dans une semaine, ses cent ans d'existence, je lui ai répondu que ce n'était pas très intéressant, car des centenaires il y en a de plus en plus dans notre région, et la plupart n'ont rien d'original à dire, leur mémoire est souvent défaillante et leur santé précaire.

- Oui mais celle-ci, me répondit-il, elle va te surprendre. Elle s'appelle Rebecca, elle habite seule dans sa maison, à Authon, dans le pays-bas saintongeais, elle est dynamique, elle a plein de souvenirs dans la tête. Va l'interviewer, elle te racontera sa vie, tu seras surpris. Je te donne son adresse et ses coordonnées.

Il me tendit un papier dans lequel figuraient l'adresse, le numéro de téléphone et le courriel de la dame.

- Elle a internet ?

- Oui. Elle sait très bien comment ça marche, elle est même active sur Facebook, dans le bon sens du terme. Le jour de son anniversaire, ses nombreux descendants vont lui faire la surprise de venir la retrouver. C'est sa fille, qui vit à Matha, qui m'a prévenu.

J'avoue que cette histoire m'intrigue. Alors j'ai pris mon téléphone et j'ai appelé la dame pour prendre un rendez-vous.

- Venez demain matin sur le coup de 10 heures, me dit-elle. J'ai un créneau dans mon agenda !

Je ne sais pas si elle était sérieuse ou si elle faisait de l'humour, mais j'étais impatient de venir discuter avec elle. D'autant plus qu'elle ajouta :

- J'espère que vous aimez le pineau, j'ai ma propre réserve, c'est moi qui le fabrique. Au moment des vendanges je vais me procurer du jus de raisin, et un de mes voisins me vend quelques litres de cognac. Il suffit de connaître les proportions, de bien mélanger et d'attendre. Ce procédé n'est pas très régulier, mais je vous fais confiance, vous n'allez pas me dénoncer ?

Je lui ai répondu que si je goûtais son pineau je serais complice, et donc je n'aurais aucun intérêt à la dénoncer. Elle partit d'un grand éclat de rire, et me confirma le rendez-vous.

Lorsque j'arrivais chez elle, ce matin-là, je fus accueilli dans un très beau jardin, bordant le « Dandelot ». Une odeur de roses et de chèvre-feuilles emplissait l'air. Des rosiers de toutes les couleurs, des géraniums, une tonnelle couverte d'une bignone orange flamboyante, et un peu à l'écart, un petit jardin potager dans lequel poussaient des tomates, des haricots verts, des poivrons et des courgettes : sous le soleil matinal de juillet, tout respirait le repos et le bien-être. Quant à la maison, un peu en retrait, elle était en pierres de taille et sur la façade courrait une treille dans laquelle butinaient les abeilles.

Je suis resté un moment à admirer la beauté du lieu, à emplir mes yeux de ce petit paysage extraordinaire. Et je vis apparaître mon hôtesse. Je m'attendais à une dame âgée, marchant à l'aide d'un déambulateur. Mais non. Elle vint vers moi, souriante, vêtue d'une robe légère bleue. Certes les cheveux étaient gris, mais les rides étaient peu nombreuses et les yeux, d'un bleu profond, pétillaient malicieusement.

- Vous admirez mon jardin ? me dit-elle.

- Oui, mais ne me dites pas que c'est vous qui l'entretenez !

- Non, il y a un jardinier qui vient toutes les semaines. Mais c'est moi qui taille les rosiers, et je fais mes conserves à la saison.

Je me suis présenté, et je l'ai remerciée de me recevoir. Elle proposa de nous asseoir sous la tonnelle, où une table et des chaises étaient installées.

- Je suis surpris, dis-je, de voir une quasi-centenaire aussi pimpante. Il y a en vous une joie de vivre que beaucoup de personnes bien plus jeunes ne possèdent pas.

- Seriez-vous en train de me draguer, jeune homme ? répondit-elle.

J'avoue que je ne m'attendais pas à une telle réponse. Dans mes interviews habituels, tout est organisé sous forme de « questions-réponses » sérieuses avec un côté souvent ennuyeux. Et m'appeler « jeune homme », alors que je vais sur mes quarante-cinq ans ! Devant mon air stupéfait, elle éclata de rire.

- Ne prenez pas mes remarques au premier degré, dit-elle. J'aime rire, m'amuser, et me moquer gentiment de mes interlocuteurs, quand je sens qu'ils ont le sens de l'humour. On n'est jamais heureux dans la vie quand on est trop sérieux. Détendez-vous et discutons.

- D'accord. Je sens que je vais prendre du plaisir à parler avec vous. Commençons. Vous vous appelez Rebecca, ce n'est pas un prénom saintongeais.

- Non, je suis d'origine juive. Mon nom de jeune fille est Holstein. Je suis née le 27 juillet 1922 à Bordeaux. Mes parents habitaient dans le quartier Mériadeck, mon père était horloger. J'ai vécu une enfance heureuse jusqu'à l'âge de 18 ans. En 1940, j'ai décidé de me marier avec un français, un non-juif, un goy. Mes parents, surtout ma mère, ont eu du

mal à l'accepter, mais ils ont dû s'y résoudre, d'autant plus qu'un bébé était en préparation. Et ma fille est née en 1941. C'est aujourd'hui une *jhène drôlesse* de 80 ans qui vit à Matha, et qui vient me voir toutes les semaines.

- Vous avez des expressions saintongeaises dans votre langage. Pourtant ce n'est pas dans votre culture.

- C'est vrai, mais depuis le temps que je vis à Authon, j'ai pris l'accent saintongeais.

- Que s'est-il passé, après la naissance de votre fille ?

- Comme vous le savez, la guerre a éclaté et les Allemands sont arrivés. Et pour nous les Juifs, les difficultés ont commencé. Nous vivions chez mes parents. Mon mari avait été fait prisonnier et envoyé en Pologne dans un camp. J'ai appris sa mort en 1943. Ma fille, Myriam, n'a pas eu le temps de connaître son père. Mais c'est en 1944 que tout a basculé.

- Racontez-moi.

- Je me souviens encore de la date, c'était le 10 janvier 1944. En accord avec les Allemands, les policiers français ont arrêté les Juifs et les ont déportés. J'étais sortie pour chercher de la nourriture, avec ma fille dans sa poussette. J'avais trouvé, au marché noir, du lait, un peu de pain, et un morceau de viande. Et en arrivant devant la rue où nous habitons, j'ai vu mes parents embarqués dans un camion. Je ne les ai pas revus depuis. Alors je me suis cachée, il fallait sauver mon enfant. J'ai attendu qu'ils partent et j'ai marché jusqu'à la gare de Bordeaux. J'ai pris le premier train qui partait, c'était le Bordeaux-Nantes. J'ai eu la chance de ne pas être contrôlée, et je suis descendue à Saintes.

- Et ensuite, qu'avez-vous fait ?

- J'étais désespérée, avec une enfant qui pleurait parce qu'elle avait faim. Je savais qu'à Saintes les Allemands étaient bien présents, il fallait que je parte. Heureusement qu'il me restait un peu d'argent. Alors je suis montée dans un autocar, avec ma drôlesse et la poussette. Nous avons pris place, ma fille pleurait toujours, et j'ai pleuré moi aussi, je n'en pouvais plus. Et c'est à ce moment que j'ai rencontré la femme qui m'a aidée. Elle s'appelait Thérèse, c'était ma Sainte Thérèse ! Appelez ça comme vous voudrez, le hasard, la divine Providence, le signe de Dieu, peu importe, elle nous a sauvées, ma fille et moi, ce qui me fait dire qu'il ne faut jamais désespérer, qu'il faut croire en l'avenir.

- Comment vous a-t-elle aidée ?

- Elle a commencé à donner un gâteau à ma fille, pour la calmer. Puis je lui ai raconté mes malheurs, j'avais confiance, cela ne s'explique pas. Alors elle m'a proposé de m'héberger quelque temps chez elle, à Authon, le temps de m'organiser, de trouver du travail. J'avoue que je fus bien accueillie par la plupart des habitants. Et le travail ne manquait pas : le ramassage des melons, le travail dans les vignes, et même le ménage et la lessive, à la demande. Pendant ce temps ma bienfaitrice, Thérèse, s'occupait de ma fille. Nous commençons à trouver un certain équilibre.

Rebecca nous servit un verre de pineau.

- Cela ne peut pas nous faire de mal, dit-elle. Il est presque onze heures, on peut dire que c'est l'heure de l'apéritif. Et prenez un morceau de galette. C'est une galette « Goulebenéze ». Ah Goulebenéze, je l'ai vu à plusieurs reprises, il venait à Authon, invité au château par la famille Normand d'Authon. J'appréciais beaucoup le personnage. Mais revenons à notre discussion, où en étions-nous ?

- Vous me parliez de votre intégration au village.

- Oui. Et j'ai commencé à travailler chez un jardinier-pépiniériste. Il cherchait quelqu'un pour tenir le secrétariat et la comptabilité. J'ai appris à connaître les plantes, à les soigner, à les cultiver et à les vendre. Je suis devenu son adjointe, et j'allais sur les marchés, à Saintes ou à Saint-Jean. Ce fut une expérience formidable. Quand on vend de bons produits les clients et les clientes vous font confiance, ils s'habituent à vous, ils deviennent des amis.

- Pour faire ce travail, vous avez dû passer votre permis de conduire ?

- Oui jeune homme, et je l'ai eu du premier coup.

- Vous êtes meilleure que moi, il m'a fallu trois essais avant de réussir.

- Quand on veut fortement quelque chose, on a de grandes chances de réussir à l'obtenir. Je me suis achetée une voiture, une Deux-chevaux. Et elle est encore là ma Deudeuche, elle est au garage, elle fonctionne toujours. Bien sûr je ne conduis plus, mais j'ai mon voisin Émile qui l'entretient et la fait rouler. De ce fait, nous allons nous promener tous les deux, mais pas comme des amoureux, à cause de la différence d'âge : il a 82 ans, il est beaucoup trop jeune pour moi, *o-l'ét in jhène biton !*

- J'admire votre sens de l'humour, je sens que je vais écrire un article très émouvant sur vous. Et votre fille ? Parlez-moi d'elle. Comment s'en est-elle sortie ?

- Ma fille, dès qu'elle fut en âge de comprendre les choses, je lui ai raconté ce qui nous était arrivé : la rafle, le départ en catastrophe, l'arrivée à Authon. Pour moi, il était logique qu'elle connaisse ses origines et notre histoire. Elle fut ensuite scolarisée en primaire à Authon et en sixième à Saint Jean d'Angély. Elle était très brillante, elle eut son bac avec mention. Puis elle suivit des études de médecine à Poitiers, et se spécialisa dans l'ophtalmologie. Elle exerça son métier au pôle de La Rochelle. Depuis qu'elle n'exerce plus, elle vit à Matha, elle s'est rapprochée de moi.

- Vous avez beaucoup de petits-enfants et d'arrière petits-enfants ?

- Voyons, laissez-moi réfléchir, il faut que je compte, *o-l'ét dan mon calâ*. Ma fille s'est mariée, elle eut quatre enfants, deux garçons et deux filles. Ils sont quasiment à la retraite *asteur*. Que le temps passe vite, mon ami. Mes quatre petits-enfants ont eu au total six drôles et quatre drôlesses : donc cela me fait dix arrière petits-enfants. Sur les dix, six sont mariés et ont des enfants. Donc j'ai des arrière arrière-petits enfants, mais j'avoue que je ne me souviens plus combien, il faudrait que je réfléchisse. En tout cas, ça fait une belle *grouée*.

- Ils vivent loin de chez vous ?

- Oui. Il y en a en région parisienne, ce sont ceux que je vois le plus souvent. Les autres sont à l'étranger : Australie, Canada, Etats-Unis. Mais je les vois et je discute avec eux presque tous les jours, grâce à une application internet. Je ne suis jamais loin d'eux, et je vois grandir les enfants. C'est merveilleux.

Nous avons discuté jusqu'à la fin de la matinée. Après un dernier verre de pineau, je pris congés de mon hôtesse. Je fis un détour par la mairie où je rencontrais le maire.

- Dans votre article, me dit-il, ne parlez pas de la réunion de famille. Rebecca n'est pas au courant, on veut lui faire la surprise. Je ne l'ai même pas dit à mes administrés, car je sais que certains ne sauraient pas tenir leur langue. Ils savent seulement qu'on va faire une petite manifestation pour fêter notre centenaire. Elle le mérite. Mais je compte sur vous pour couvrir l'évènement, ce sera le 27 juillet à la salle des fêtes.

Je promis, bien entendu. Cette « jeune femme » de cent ans m'avait impressionné, il me tarde de voir sa réaction quand elle va retrouver toute sa famille. Je suis revenu à Saintes et je me suis attelé à mon article.

Et le 27, je me suis pointé à la salle des fêtes d'Authon. Le maire était là avec son écharpe, ainsi que les conseillers municipaux et plusieurs habitants du village. Et la famille de Rebecca : de tous les âges et de toutes les langues.

Lorsque la vieille dame est entrée, sous les applaudissements, j'ai vu ses yeux emplis de larmes à la vue de toute sa famille réunie. Une belle émotion, et un bel article à préparer pour la prochaine édition du journal.

Le dail

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Article paru dans *La Charente Libre* du 28/12/2022



Le dail c'est la faux, utilisée par le paysan, pour faucher le blé ou le foin, dans des temps anciens, bien avant l'invention des machines modernes.

Le mot est utilisé dans plusieurs provinces françaises du sud et du sud-ouest : en ancien provençal c'est le dahl.

In pézant, son chapiâ su l' calâ, le dail à l'épale, la piârre d'adiuse à la ceinture dan son couyé, vat à son tail. Quant i fait ine pause, i fait ine bise à la coî : un paysan, son chapeau sur la tête, la faux à l'épaule, la pierre à aiguiser à la ceinture dans son coffre, va à son ouvrage. Quand il fait une pause, il se désaltère à la « coî » : la coî, c'est une coloquinte évidée dans laquelle on garde la boisson au frais (du vin bian par exemple).

En même temps, il en profite pour aiguiser la faux, à l'aide d'une pierre humide qu'il conserve dans un étui étanche, le « couyé ».

Quand il a fini de faucher, le faucheur rectifie le tranchant de sa faux. Pour cela il sépare la lame du manche. Ensuite, avec un marteau, il tapote le tranchant de la lame posée sur une enclumette. On dit qu'il « bat son dail ».

En réalité, « battre son dail » a une autre signification : être à l'agonie. N'oublions pas que la faux est le symbole de la mort (la mourine). Dans « La chanson dau pineau », de Goulebenéze, le gendre est ravi parce que la belle-mère « bat son dail » : elle est en train de mourir. Manque de chance, sa fille lui a ouvert les « balots » (les lèvres) pour lui verser quelques gouttes de pineau dans la goule. Elle a ressuscité, au grand désappointement du gendre.

Une autre expression charentaise concernant le dail : « ne pas se moucher avec un dail ». A un exploitant qui vient d'acheter un tracteur neuf, son ami lui dit : « tu t' mouch' pâ avec in dail ! ». Qu'on peut traduire par : tu ne te refuses rien. J'avoue que j'ignore l'origine de cette expression.

Dans la chanson « Le percepteur est en grève », toujours de Goulebenéze, le percepteur a abandonné sa perception pour « se saquer dan l'ève » (se mettre dans l'eau) à Pontailiac. « I dit qu'i f'ra pu sa tôrnée, et qu'i veut pâ s' moucher avec in dail » : il dit qu'il ne fera plus sa tournée et qu'il veut prendre du bon temps. Amis contribuables, si c'était vrai !

Comme la plume au vent Jean-Jacques Bonnin

Jean Marie Darmian Blog *Roue Libre* du 2 octobre 2021

Le temps passe et les archives démontrent que rien ne change.

« Retrouver ces belles écritures d'antan et tous ces actes administratifs ou courriers officiels tracés d'une belle plume participe du retour en arrière. J'appartiens à une génération pouvant apprécier la qualité d'un plein et d'un délié car (le) sergent-major et sa bouteille à encre ont peuplé mes journées d'écolier. »

Jean Marie Darmian *Roue Libre* du 25 janvier 2022

« En une décennie le mouvement s'est accéléré. Si dans les grandes institutions la préservation des documents est nécessairement organisée il n'y aura plus grand espoir de dénicher dans un grenier, une cave ou un meuble, des éléments écrits de ce début du XXI^e siècle. D'abord parce que nous écrivons de moins en moins. L'odeur du papier, les taches d'encre sur les mains, le bruit de la plume qui gratte la page blanche du cahier d'écolier ou le registre des délibérations... autant d'images d'Épinal qui nous semblent de plus en plus surannées alors que l'écriture cursive perd chaque jour du terrain. Et oubliez les pleins et les déliés, car on ne parle pas seulement de calligraphie : c'est bel et bien la pratique-même de l'écriture manuscrite qui est train de disparaître, remplacée peu à peu par la dactylographie. »

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Boutillon 79 Novembre décembre 2021

En fouillant dans la malle aux ancêtres

Commentaire à propos de la lettre d'une jeune communiant à Monsieur le curé :

...Je me souviens que ma grand-mère, née le 1er octobre 1890, et qui avait passé son certificat d'études à l'âge de 11 ans, écrivait de la même façon, à la plume « sergent-major ». Quand je regarde, avec tristesse, certains commentaires sur Facebook, écrits dans un français très approximatif bourré de fautes d'orthographe, je dois bien constater que la formule « Autres temps autres mœurs » a vraiment sa raison d'être...

Une lecture de ces trois textes, et mes « archives personnelles », m'ont ramené bien des années en arrière, du temps ou, pour moi aussi, « la plume et l'encrier ont peuplé mes journées d'écolier ».

Je me suis souvenu d'un autre accessoire indispensable pour mener à bien le travail d'écriture : le buvard, dont l'emploi demandait un minimum de soin pour ne pas aggraver les coulures ou taches éventuelles.

Voilà encore des souvenirs :

On utilisait bien sûr le buvard « standard », une feuille d'un papier, spécial n'ayant pas reçu d'encollage, du format approximatif du cahier.

Mais on trouvait une foule de buvards de toutes sortes, certains distribués pour de grandes causes : Campagne Anti Tuberculose, Croix Rouge, Caisse d'Épargne, par exemple. Des entreprises commerciales ou dépendant de ce que l'on appelle maintenant le « secteur tertiaire » (banques, assurances etc.) proposaient, pour vanter leurs production ou leurs prestations des buvards publicitaires, souvent aux graphismes étudiés, parfois humoristiques, souvent rehaussés de brillantes couleurs.

Certains écoliers collectionnaient ces modestes œuvres d'art que l'on peut encore échanger ou acquérir sur des sites de passionnés par cette activité (**papibeverophilie**).

Il existait également une grande variété de plumes selon les écritures que l'on avait à effectuer.

La plus commune, la plus employée, et la plus célèbre, est évidemment la Sergent Major*, au nom fortement connoté inspiré par le projet de reconquête des « provinces perdues » après la guerre de 1870, qui exaltait les vertus de vaillance et de courage à inculquer aux élèves des écoles publiques récemment instaurées.

La célébrité de cet article engendra bien sûr des contrefaçons « punies par la loi ». On vit fleurir alors toutes sortes de modèle imitant sans le copier servilement le modèle à succès.



Mon arrière grand-mère travailla jusqu'à sa retraite comme contremaitresse dans la papeterie Tongimed à Angoulême (anagramme de Démignot) dont la production de papier représentait l'activité principale, mais qui produisait également accessoires et supports nécessaires à l'écriture manuscrite.

Elle appartenait à cette génération d'habitants de la campagne qui émigrèrent en ville, vers le troisième tiers du XIX^{ème} siècle pour venir travailler dans les papeteries et industries annexes. Les générations suivantes se firent souvent une place plus importante dans la hiérarchie : emplois de bureau, direction, services commerciaux etc. Mais hélas ils furent décimés par la « Grande Guerre », anéantissant les espoirs de promotion sociale pour certaines familles, alors que des rescapés accédaient à des postes encore plus importants.

Cette plume ou ses concurrentes, la **Comtoise** par exemple, associées à l'encre violette et à l'encrier de porcelaine permettaient une écriture élégante, comportant pleins et déliés, qui faisait partie de l'apprentissage des écolières et écoliers jusqu'au début des années soixante. C'est la **cursive** ou **anglaise**, droite ou penchée (vers la droite !). Pratiquement un siècle de succès !

La plus grande fantaisie se donna libre cours pour créer des modèles de plumes : plume baïonnette, plume tour Eiffel, plume Pinocchio, plumes portant l'effigie d'un personnage célèbre. Les établissements confessionnels pouvaient même se procurer pour leurs élèves des plumes représentant des sujets religieux.

D'autres types d'écriture, correspondant à des usages précis étaient également mises en œuvre et requéraient le maniement de plumes adaptées à ces divers emplois.

La **ronde**, employée dans les écritures commerciales ou administratives, tracée avec des plumes taillées en biseau, et de taille différente selon l'emploi (les caractères les plus gros pour les titres, par exemple).

Chant des fourriers de la marine (sur l'air des Conspirateurs extrait de « la fille de Madame Ango », Charles Lecoq) **.

Plumes à palette, utilisée pour l'ornement, la calligraphie.

Plumes pour le dessin industriel, munies d'un réservoir à remplir avec de l'encre de Chine, et terminées par un petit tube dont le diamètre correspond à celle d'un normographe.

Citer tous les types de plumes nécessiterait l'édition d'un catalogue !

Comme pour les buvards, il existe un commerce et des sites d'échange de ces différentes sortes de plumes, qui sont l'objet de la convoitise des adeptes de la **calamophilie**.

L'écriture à la plume n'était pas une sinécure et requérait soin et discipline. Il fallait évidemment un « outil » en bon état, dont la pointe n'était pas émoussée. La prudence recommandait d'avoir, en plus des plumes de secours et du buvard, un petit chiffon pour essuyer la plume avant de la ranger avec précaution dans la trousse ou le plumier. Et parfois aussi pour la débarrasser d'une « babeluche » pêchée par mégarde au fond de l'encrier, et propre à produire sous forme de « pâte » une catastrophe sur une belle page d'écriture, anéantissant les efforts de l'apprenti scribe.

Parfois, les encriers tombaient en panne sèche. Un volontaire (il y en avait toujours pléthore, et l'heureux élu passait pour un « choucou ») devait aller chercher notre bonne «madame Grégoire», chargée du ménage et de la maintenance en bon état des classes. Elle avait également la charge d'accompagner à l'infirmerie un élève malade ou blessé.

Cette fonction doit maintenant porter le titre d'Adjoint Technique Polyvalent, c'est quand même plus classe !

Armée de sa bouteille munie d'un bec verseur, et d'un chiffon pour parer à toute fuite éventuelle, elle remplissait les petits encriers de porcelaine blanche. Et c'était reparti pour gratter de nouveau le papier. Cette intervention procurait aux élèves un heureux moment de répit au cours d'un exercice requérant application et concentration.

Parfois un mauvais plaisant laissait subrepticement choir un morceau de craie, une boulette ou un fragment de papier dans un encrier, provoquant l'indignation de son « titulaire » qui imaginait les dégâts possibles que cette entreprise de sabotage aurait pu provoquer.

Dans les écoles de campagne, cette fonction de pourvoyeur était tenue par la maîtresse ou le maître, qui au préalable devait procéder à la confection de l'encre. Celle-ci se présentait sous forme d'une poudre, contenue dans un petit tube métallique (marque Étoufon ou Scola), qu'il fallait dissoudre dans de l'eau chaude.

Dans l'enseignement secondaire, finis les plumes et les encriers. Les élèves admis en sixième, se devaient de posséder un stylo (stylographe) à réserve d'encre, outil d'écriture encore assez rare et bien que se démocratisant, réservé semble-t-il à une certaine tranche de population considérée comme privilégiée***.

Au moment de la rentrée en sixième, je dus expliquer longuement qu'il me faudrait emporter le stylo que j'avais reçu en cadeau pour ma première communion. En vain ! J'eus beau m'évertuer à essayer de faire comprendre que dans les classes des « grands », dont j'allais faire partie, il n'y avait pas d'encrier, il n'y eut rien à faire. Sous prétexte que l'usage du stylo était une fantaisie et qu'il n'était pas question que je cesse, par caprice, d'écrire avec un porte plume je ne fus pas autorisé à emporter mon stylo.

Le jour de la rentrée, je m'étais donc rendu en classe sans ce précieux instrument et m'étais fait remarquer à mon désavantage en remplissant au crayon à papier les fiches de renseignement, - corvée qui me fut toujours fortement désagréable -, que nous donnaient à compléter les professeurs auxquels nous avions eu à faire ce matin là. Mes camarades, dont les parents devaient être mieux informés étaient tous munis de cet indispensable appareil.

Evidemment, on dut se résoudre à me laisser utiliser mon stylo, mais par contre, pas question que je porte la montre, reçue dans les mêmes conditions, et qui m'aurait pourtant bien rendu service les jours de composition par exemple.

Ces stylos étaient d'un maniement un peu délicat. Il fallait remplir le réservoir en caoutchouc en faisant pression avec le petit levier inséré sur le côté du corps. Plus tard, de nouveaux modèles se remplissaient en pressant la petite pompe située à l'extrémité opposée à la plume.

Bien sûr, il ne fallait pas oublier de faire le plein avant de partir à l'école, sous peine de se retrouver en panne sèche, ce qui pouvait constituer un motif de punition. Alors, si l'on se trouvait dans cette embarrassante situation, pour éviter les ennuis, on demandait discrètement à un camarade voisin de vous procurer quelques gouttes du précieux liquide en pratiquant une transfusion de plume à plume. Manœuvre risquée, qui parfois se terminait en catastrophe : fuite désastreuse, vêtements et cahier ou copie tachés, et accueil en fanfare au retour à la maison.

Des ennuis je m'en étais aussi attirés en utilisant de l'encre « Bleu des Mers du Sud ». Une amie de la famille utilisait cette encre et j'avais trouvé cette couleur belle, mais les professeurs ne partageaient pas mon admiration pour cette originalité, et je me vis dans l'obligation de recopier certains devoirs. Et comme je fus sommé à la maison de terminer ma bouteille de « Bleu des Mers du Sud » avant d'en acquérir une autre, je passais quelques jours difficiles.

N'étant pas d'un naturel « naïf ou chétif », et plutôt ingénu, je n'avais pas pensé à vider la bouteille litigieuse dans l'évier.

Ensuite sont apparues sur le marché, dernier perfectionnement, des cartouches pour stylos, mais c'est un autre temps !

À l'époque où j'étais élève en cinquième ou quatrième, je en m'en souviens pas très bien, est apparu un moyen d'écriture révolutionnaire : le stylo à bille, dont le principe « mijotait » en fait depuis 1888, mais qui venait juste de trouver les perfectionnements nécessaires à un emploi pratique et à sa mise sur le marché.

Mais l'outil restait encore à perfectionner et à s'adapter avant d'être adopté. Il n'était pas d'un emploi très sûr et sujet à des fuites d'une encre visqueuse, encore plus « dévastatrice » que celle de l'encre liquide. L'écriture n'était pas non plus très belle, irrégulière. Adieu les pleins et les déliés ! Et l'outil avait parfois tendance à faire des crachouillis et d'inélegants pâtés. D'ailleurs l'emploi de cet engin diabolique fut pendant un certain temps interdit. Un devoir ou une interrogation écrite rédigée au stylo bille pouvait être refusée par le professeur et le cas échéant coûter une punition à son auteur.

On ne rigolait pas tous les jours.

Ce nouvel instrument d'écriture sonna aussi la fin du **crayon à aniline**, plus connu sous le nom de **crayon à encre**. Quasi complètement inconnu aujourd'hui, il aurait mérité d'être cité à l'Ordre de la Nation ou décoré pour services rendus : c'est grâce à lui que les poilus et autres combattants durant la Grande Guerre, dans les conditions misérables où ils subsistaient, privés de plume, d'encre et de lieu confortable pour écrire, purent garder le contact épistolaire avec famille et amis et « tenir ».

En effet, la mine, lorsqu'elle est humidifiée, du bout des lèvres, usage pourtant déconseillé, l'aniline étant hautement toxique, (il vaut mieux, si possible utiliser une petite boîte contenant de l'eau), produit une écriture quasi indélébile et permet de parapher des documents officiels.

<https://www.loperatorium.fr/single-post/2017/05/12/laniline>

Et enfin, en même temps que l'apparition du « feutre », ce bouleversement des procédés d'écriture voyait la disparition de la plume !

Pourquoi au fait cet outil d'écriture et de traçage porte le nom de plume ?

Je ne vous apprend rien, vous le savez bien sûr, la plume d'acier a pour ancêtre la plume d'oiseau, d'oie, généralement, dont la taille était tout un art, (il existait des outils spéciaux pour tailler les plumes) et qui elle même remplaça le calame qui, trempé dans l'encre, permettait de tracer des signes, ou encore, utilisé à sec permettait de graver des caractères sur des tablettes de cire ou d'argile.

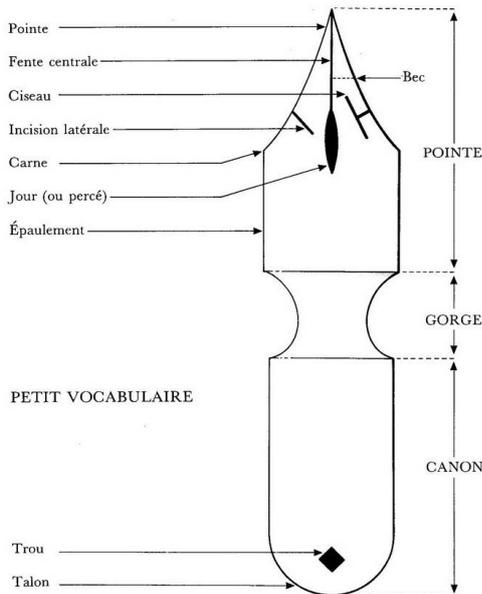
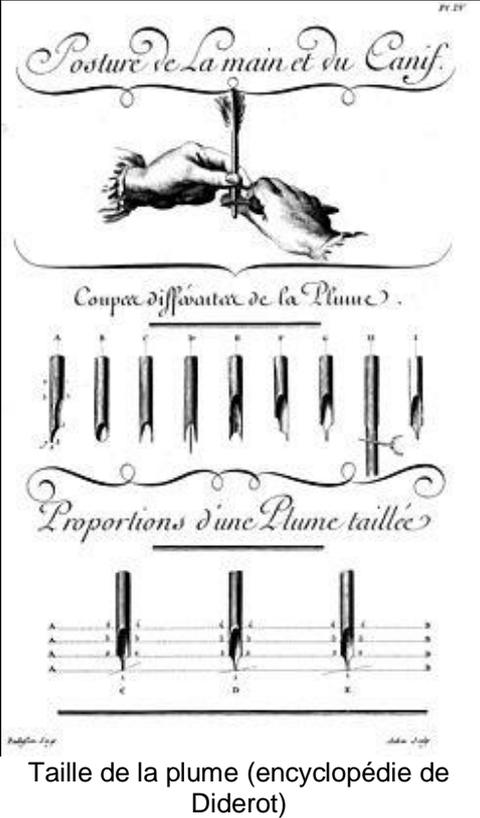
Sergent-major apparaît encore parmi les 280 articles de consommation courante utilisés pour le calcul de l'indice annuel du coût de la vie en [1955](#)⁵. Les maîtres d'école défendent l'égalité entre les élèves, avec plumes et encres distribuées gratuitement et ont peur que le stylo à bille qu'il faut acheter ne distingue les écoliers des classes privilégiés. D'autre part ils disent craindre que la force avec laquelle on appuie sur le stylo à bille ne donne une vilaine écriture aux élèves. Aussi, malgré plusieurs campagnes de [lobbying](#) auprès du monde de l'éducation (notamment des envois gratuits

de stylos bille et de buvards publicitaires), il faudra attendre l'année 1965 avant que le [ministère de l'Éducation nationale](#) ne l'autorise définitivement dans les écoles⁶, signant ainsi la fin de l'apprentissage de l'écriture à la plume avec encrier (inséré dans le pupitre d'écolier) et, ipso facto, la fin de l'apprentissage de la *belle écriture* avec des pleins et des déliés comme savaient si bien faire autrefois les *employés aux écritures* des ministères et offices notariaux.

* Le sergent major était un sous officier (grade disparu dans l'armée française en 1971) généralement chargé des tâches administratives et comptables d'une compagnie.

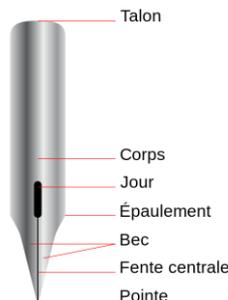
*** Quant on transpire devant des dossiers,
On peut se dire apprenti fourrier,
Et comme tout le monde
Il faut avoir
Plume de ronde
Et encre noire.
Plume de ronde et...encre noire
Plume de ronde et encre noire.*

**** Est-ce que j'te demande
Si ta grand-mère fait du vélo
Si ta p'tite sœur est grande,
Si ton p'tit frère a un stylo
Dranem 1925*



Quel était donc l'usage de cette plume ?

<https://commons.wikimedia.org/wiki/User:LessayCatus>



À propos du Boutillon n° 85

La bataille de Jarnac (Gérard Fresser)

Lors d'une manifestation sportive, quand il s'agit de rassembler en un même lieu, 2000 participants arrivés pour la plupart en voiture, c'est un casse-tête pour l'organisation de trouver les espaces disponibles aux fins de les garer au mieux. Imaginons un instant ce que pouvaient être deux armées de 30 000 hommes, avec chevaux, charrettes, canons et toute une intendance, prêts à se faire face et à se battre.

Comment se distinguer entre ennemis ?

Quand les catholiques royaux arborent une casaque rouge ou bleu selon la compagnie, une croix blanche cousue sur la poitrine et dans le dos (depuis Charles VII), les ligueurs (plus rigoureux contre les protestants) ont une cravate verte.

Les protestants se parent d'une casaque blanche substituée en 1568 par une écharpe blanche.

Fallait pas être daltonien et trucidier son camp...

Comment imaginer une telle concentration de près de 60 000 soldats, cavaliers ou hommes de pied avec toute leur logistique ?

Il faudrait le film de la bataille pour comprendre... Comment orchestrer les manœuvres ? Comment se reconnaître de leur camp catholique ou protestant avec toutes ces couleurs ?

Ma tentative pour comprendre m'a amené sur les terres de Bassac, Triac-Lautrait...la bataille de Jarnac où Condé perdit la vie de bien triste manière, le 13 mars 1569. Page 5 du Boutillon N°85.

Quant à Isabelle Taillefer, mariée de force à Jean sans Terre, elle n'est pas encore reconnue dans sa ville. J'accompagne la croisade de Jacques Gros pour changer les choses.

Son livre "Un chemin d'étoiles" sortira bientôt. Page 23 du Boutillon N°85.

Noms de lieux et noms de famille

L'article de Philippe Piaud a été très apprécié. Voici ce qu'en pense un de nos lecteurs.

Dans la revue du "Boutillon" j'ai été particulièrement intéressé par l'article sur l'évolution des patronymes et noms de localités mais également par l'article sur Ysabelle de Taillefer.

En ce qui concerne l'étymologie des noms, je trouve qu'on ne parle pas assez des scribes qui écrivaient les actes paroissiaux. D'une part la communication était essentiellement orale, peu de gens savaient lire et encore moins écrire. Les curés qui rédigeaient les actes paroissiaux, plus instruits que la moyenne, n'étaient quand même pas des champions de l'orthographe.

De plus j'ai vraiment l'impression qu'ils ne savaient pas à quoi allaient servir ces actes. L'orthographe des noms était approximative et à peu près personne n'était en mesure de vérifier. Il est fréquent de trouver des gens dont les noms sont écrits de manière différente sur l'acte de baptême et sur l'acte de sépulture.

J'ai trouvé le nom TEURTRIE écrit au moins de 10 façons différentes. Certains prénoms sont équivalents. Par exemple on peut trouver une Ysabelle à son baptême, qui s'appelle Ysabeau à son mariage et Elisabeth à son enterrement.

Il faut savoir aussi que les actes étaient écrits en latin jusqu'au 15ème voire dans certaines paroisses jusqu'au 17ème siècle. Les prénoms latins ont été francisés sans doute de façon différentes dans les provinces françaises.

En Bretagne, il n'y a jamais eu d'actes paroissiaux en breton. On est passé directement du latin au français.

C'est à partir de 1792 que les actes d'état civil ont été rédigés par des gens "élus par le peuple". Ces gens, que je respecte profondément, étaient semi-analphabètes, ils me font beaucoup rire. Mais ils écrivaient phonétiquement, ils ont contribué à l'évolution des noms et prénoms. Heureusement ça n'a duré qu'une trentaine d'années. Après l'instruction a arrangé les choses.

Tous ces éléments ont probablement joué un rôle important dans l'évolution des noms, pourtant je n'ai jamais vu d'étude intéressante à ce sujet.

Pour ce qui est d'Ysabelle de Taillefer, je ne l'ai pas dans mon arbre généalogique qui ne remonte qu'au 16ème siècle, mais j'ai trouvé des "de Taillefer" qui pourraient s'y apparenter.

Un certain escuyer Cosme de Taillefer (décédé le 03/10/1707 à Le Mesnil-Thébauld en Normandie) fils d'escuyer René de Taillefer a eu une fille Louise Anne de Taillefer (née le 26/07/1707). Ils font partie de mes ancêtres du côté paternel.

C'est possible qu'ils soient descendants d'Ysabelle de Taillefer mais ce serait difficile à vérifier. Il me serait assez désagréable de savoir qu'il me coule quelques gouttes de sang bleu dans mes veines....

Quelques photos de Festifolk

Spectacle organisé par le Groupe Aunis-Saintonge, avec les Soleils boulonnais et les Bethmalis de Saint-Girons.



Le Bon-Blanc

Jean-Bernard Papi

Maman Bô s'échappa de sa case comme si le diable venait de la pousser dehors. D'habitude, elle prenait son temps, traînant ses pieds nus et crevassés comme s'ils étaient attachés à des boulets de fonte. Trente années d'épouse et de mère passées à accomplir les tâches démesurées qui composaient la trame de ses jours ordinaires lui avaient tourné le sang en graisse, comme l'on dit. Elle était devenue énorme, presque impotente, une baleine noire.

Dans ce village, pour avoir de l'eau tout juste potable dans sa case, il fallait marcher, la calebasse calée sur la tête, pendant deux heures avant d'atteindre la mare. Il fallait aussi arracher le manioc à coups de barre à mine, prier le bon Dieu pour que la poule ponde, courir aux cinq cents diables pour trouver du bois pour le feu ou de l'herbe fraîche pour la vache. Sans compter les maudits criquets, plus affamés et pillards que les fonctionnaires du gouvernement. On n'avait pas le choix, c'était ça ou se laisser mourir de faim et de soif. Moussa, son époux était mort. C'est lui qui dans le temps allait chercher l'eau, ramassait le bois et partait arracher le manioc. Certes, il s'arrêtait dix fois en chemin. Une fois pour boire chez des cousins, une autre pour saluer la veuve du bout du village, une autre encore pour jouer une piécette aux dés à l'église, chez le Père Tran. Mais il finissait toujours par rentrer à temps car maman Bô avait, à cette époque, la main leste et le bâton autoritaire.

Quelle affaire urgente l'avait donc fait sortir de sa case avec la légèreté d'une demoiselle qui pèserait le quart de son poids, pauvre vieille truie qu'elle était devenue ? C'était une information extraordinaire entendue sur son poste de radio à piles : on avait annoncé l'arrivée du Bon-Blanc pour le lendemain. Il devait venir ici, dans le village. Cela avait été dit à l'heure de la sieste, entre deux airs d'opéra, sur la chaîne nationale que personne n'écoute. Il n'y avait pas une seconde à perdre pour avertir les autorités et le conseil. Elle fit quelques pas dans la ruelle, non loin de sa case, et découvrit Léon, l'instituteur, qui somnolait à l'ombre, le dos appuyé contre un petit muret de boue séchée. Avec son boubou sale et effrangé, on devinait qu'il était célibataire. Trop flemmard, même pour chercher une femme, pensa maman Bô.

- Léon, cria-t-elle, réveille-toi, le Bon-Blanc sera là demain ! Va prévenir tes voisins... Au fait, n'as-tu pas école aujourd'hui ? Espèce de méchant bon à rien de nègre, coupeur de route plus paresseux que la pluie à venir sur le désert que voilà !

- Mais si maman Bô, mais si, j'ai école. Mais je n'ai pas d'élèves. Tu le sais, ils sont partis depuis huit jours planter le manioc et ne rentreront que ce soir, si Dieu l'accepte.

- Tu sais bien qu'il ne faut pas décevoir le Bon-Blanc, misérable instituteur sans élèves que tu es ! S'il s'aperçoit que personne ici ne va en classe, il supprimera ton salaire, l'école et les livres. Comment feras-tu, tout instruit que tu es pour vivre ?

- Ne dis pas ça, maman Bô, ne dis pas ça ! Tu risques d'attirer sur moi le regard du maudit démon qui me dénoncera au Bon-Blanc, gémit Léon en s'aspergeant le crâne de poussière. Demain, j'ouvrirai l'école !

Pendant que Léon gagne la place du village, maman Bô fait le compte de ceux qu'elle doit avertir. Le hasard lui avait fait rencontrer l'instituteur en premier, il fallait maintenant respecter les usages et prévenir tout de suite Mortimer, le chef du village. Sa case était voisine. De la ruelle, elle entendait les rires de "Ticul" Suzanne, sa fille aînée, laquelle était provisoirement la favorite de Mortimer. Celui-ci passait ses après-midis couché avec l'une de ses femmes et ne travaillait que le matin. À onze heures précises, après avoir fait un tour dans ses champs, il donnait audience et réglait les problèmes de ses administrés. Il avait un réel talent pour simplifier les demandes les plus embrouillées et les réclamations les plus enchevêtrées. La palabre ne durait jamais longtemps. Lorsqu'il rendait la justice, car il possédait un vague brevet de juge délivré par le gouvernement, il appliquait à la lettre le principe de "œil pour œil, dent pour dent". Cette raideur dans le verdict obligeait les plaignants à s'entendre plutôt que de se présenter devant lui. Ceux qui plaidaient, malgré tout, prenaient bien garde de minimiser les faits et, pour le moins, de les ramener à la stricte vérité.

- Mortimer, vieux cochon, chasse ma fille de ton lit et écoute-moi, gronda maman Bô avec cette liberté de langage que lui autorisait son âge et ses compétences d'accoucheuse-marieuse. Le Bon-Blanc sera là demain, aux environs de midi. La coutume veut que tu prépares un discours convenable et un grand repas pour effacer les fatigues de son voyage.

- Ce que tu me dis là, ma commère, me va droit au cœur et nul ne pourra dire demain que Mortimer a mal reçu le Bon-Blanc. Nous tuerons un bœuf et mettrons à rôtir deux moutons. Vois-tu autre chose, ma commère ?

- Ce n'est pas à un paillard comme toi qu'il faut rappeler les penchants du Bon-Blanc pour les jeunes filles et les jeunes garçons ! Je suis certaine que le village te laissera le soin de les choisir.

- Ainsi soit-il, admit Mortimer.

Maman Bô traversa la place et croisa Léon qui haranguait un groupe de mères de famille afin d'obtenir la présence effective de ses élèves pour le lendemain. Elle longea l'école offerte par le Bon-Blanc, il y a vingt ans. Un bâtiment amené à grands frais de la côte avec ses tuiles, ses portes et ses fenêtres. Elle était prévue pour cent élèves au moins, il n'y en avait jamais plus de douze à la fois, quand exceptionnellement elle ouvrait ses portes. L'école possédait, accrochée près de l'entrée, une cloche de bronze ciselée de lauriers, il lui manquait seulement une chaîne, ce qui fait qu'elle n'avait jamais sonné.

Mais, d'avoir cette jolie cloche ce n'était déjà pas si mal, se dit une fois de plus maman Bô. Le sorcier, ex-infirmier dans l'armée, était occupé à égorger un poulet pour le compte d'un villageois qui voulait en envoûter un autre. Maman Bô attendit qu'il ait terminé ses incantations et aspergé les points cardinaux avec le sel, l'eau et le sang de l'animal, avant de le prévenir de l'arrivée du Bon-Blanc.

- Ça tombe à pic, répliqua le sorcier pragmatique, je n'ai plus ni aspirine, ni eau de Dakin, ni pénicilline...

Maman Bô termina ses visites par le missionnaire, le père Tran, un vietnamien qui avait transformé la petite église en tripot-épicerie-bar après s'être fait une raison sur l'étendue de la foi de ses ouailles. Elle le trouva en train d'installer de nouvelles étagères dans l'oratoire de saint Antoine. Maman Bô jeta un coup d'œil sur les boîtes de sardines, les épingles et les rubans, les lunettes de soleil, les bonnets de bain, les magnétoscopes et toutes sortes de futilités dont le Père Tran remplissait le saint édifice.

- Père Tran, dit-elle soudain, le Bon-Blanc sera là demain, à midi. Il arrivera par la route du désert.

Tran jura comme un mécréant. Il allait devoir vider l'église pour le Te-Deum qu'il était de rigueur de chanter le jour du passage du Bon-Blanc. Le travail était titanesque et il allait convoquer d'urgence la chorale pour l'aider. Le Bon-Blanc, à ce qu'il avait entendu dire, n'était pas regardant sur les qualités musicales des chorales, seules les intentions comptaient mais il n'était pas question de laisser l'église en l'état avec ses conserves, ses bouteilles et tout le saint frusquin de tissus et de poteries. Il se félicita d'avoir conservé sa soutane dans une cantine. Il lui suffira de l'enfiler par-dessus son pagne. Il remercia maman Bô, lui fit cadeau d'une douzaine d'épingles de nourrice et se plia en courbettes en la raccompagnant jusqu'à la porte.

Maman Bô estima avoir informé toutes les personnalités. À chacune à présent de faire son devoir. Des impressions que le Bon-Blanc allait retirer de sa visite dépendait la survie du village. Sans être avare, il ne lâchait pas ses sous facilement. Il allait falloir discuter plusieurs heures avec lui pour obtenir le groupe électrogène indispensable à l'éclairage des rues et l'essence qui allait avec. À son dernier passage, il y avait de cela une dizaine d'années, il avait offert une pompe pour amener l'eau de la mare jusqu'au village mais avait oublié de livrer les tuyaux. Un vent de sable l'avait, depuis, fait disparaître et, même une femme futée comme maman Bô ignorait où cette pompe se trouvait aujourd'hui. Peut-être que, demain, il allait amener enfin les tuyaux. Le village n'était pourtant pas totalement isolé. Il recevait, une fois l'an, la visite de femmes-médecins qui vaccinaient à tour de bras. C'est elles qui avaient chassé le vieux sorcier et ses tisanes pour mettre à sa place l'ex-infirmier qui ne savait soigner qu'avec des cachets et des suppositoires. C'est le progrès, soupira pour elle-même maman Bô qui admit aussi que ce fameux progrès s'accompagnait de besoins que personne au village ne pouvait satisfaire, pour le moment. "Un jour viendra où vous achèterez par automobiles entières !" leur prêchait le père Tran dans son épicerie.

Tandis qu'elle regagnait sa case, elle croisa le bœuf et les moutons que les bergers menaient à Mortimer pour qu'il les égorge selon les rites. Partout, déjà, on s'activait. Les femmes balayaient les courettes devant les cases et s'interpellaient en blaguant. Les vieilles pilaient le mil pour confectionner la bière que l'on allait consommer demain. Les enfants poursuivaient et reconduisaient les poules et les cochons vagabonds chez leurs propriétaires. Philibert, le policier, en short blanc et casque de liège, canalisait le petit flot des charrettes chargées de palmes qui se dirigeaient vers la route du désert. Ces palmes allaient servir à dresser les arcs de triomphe sous lesquels passeraient le Bon-Blanc et son cortège.

Maman Bô accrocha une palme, symbole d'harmonie et de concorde, au-dessus de sa porte, après avoir soigneusement balayé sa case et sa cour. Elle envoya "Violoncelle" Germaine, sa seconde fille, pour aider les femmes de Mortimer à préparer la case de réception. Germaine était surnommée Violoncelle en raison du bombé de sa croupe qui en faisait l'une des plus belles filles du village. "Une Parisienne", disaient d'elle les garçons admiratifs. Nul doute qu'elle figure dans le groupe des jeunes gens chargés de distraire le Bon-Blanc, après la fête. La nuit vint et le village veilla tard en rêvant de richesses occidentales, bercé par les répétitions d'un Te-Deum en latin lancé vers les étoiles. Dès dix heures du matin, les villageois se rassemblèrent loin devant les dernières cases, sur la route poussiéreuse qui s'enfonce dans le désert entre les dunes orangées. On avait dressé, tous les vingt pas, des arcs de triomphe en feuilles de palmiers. La petite palmeraie, dont s'enorgueillissait le village, complètement épluchée sur ordre de Mortimer, ressemblait maintenant à une forêt d'asperges et n'était plus bonne qu'à servir de bois de construction.

- Le Bon-Blanc nous dédommagera au centuple et nous plantera une palmeraie cent fois plus grande, affirmait le chef à ceux qui critiquaient ce saccage.

Mortimer s'était installé au milieu de la route, face au désert, dans le fauteuil de sa charge, un haut meuble en bois d'ébène recouvert d'une vieille peau de léopard qui perdait ses poils. Il avait passé son boubou d'apparat décoré de pattes de chouettes et de peaux de serpents et s'était coiffé d'une calotte en cuir de buffle. À sa droite, Léon, sans chemise mais cravaté d'une lavallière noire, suait comme un touriste dans son costume trois-pièces. Il avait, dès l'aube, balayé l'école et fait l'appel de ses écoliers. Un ou deux gamins, parmi les plus doués, devaient lire et compter devant le Bon-Blanc. À la gauche de Mortimer, l'ex-infirmier, en blouse blanche, s'appuyait d'un coude dédaigneux sur un haut masque écarlate en raphia et liège, surmonté de plumes d'autruche. Il voulait signifier ainsi au visiteur qu'il était tout entier acquis à la science et que la sorcellerie n'était pour lui qu'une aimable farce folklorique. Sur le côté droit de la route, bien en évidence, quatre jeunes filles, dont Violoncelle, la poitrine nue et les fesses moulées dans une étamine bariolée, attendaient. Elles éclataient régulièrement d'un rire strident, laissant échapper leur anxiété comme un détenteur de compresseur laisse échapper son trop-plein d'air.

En face, quatre jeunes garçons leur faisaient pendant, ceints de la même étamine. Le Père Tran, en soutane fripée et coiffé d'une barrette blanchie par le soleil, était entouré de la chorale qui, ordinairement, animait par des chants profanes ses soirées récréatives du samedi soir. Elle devait chanter l'hymne national du Bon-Blanc, dès que celui-ci aurait posé le pied à terre. Enfin tout derrière, à plus de sept pas du chef comme le voulait l'étiquette, jacassant et piaillant comme douze poulaillers, les villageois attendaient, vêtus de leurs plus beaux boubous. Maman Bô était parmi eux. Philibert, le policier, juché au fait de la dune la plus haute guettait l'arrivée du Bon-Blanc. Chacun supputait, et pariait, sur le moyen de locomotion qui devait l'amener au village. Automobiles ou hélicoptères ?

- En tout cas, pas par le train, dit Léon, avec un fin sourire de lettré.

Mortimer, pour tromper l'attente, fit asseoir "Ticul" Suzanne sur ses genoux. Le Père Tran de son côté fit répéter la chorale. À quatre heures de l'après-midi, le Bon-Blanc n'était toujours pas annoncé et on avait épuisé toutes les hypothèses expliquant son retard. Mortimer appela alors maman Bô.

- Gros phacochère puant, cervelle de poulet, la sermonna-t-il, tu t'es trompée de jour ou de village ! Tu vas devoir dédommager chacun de ses frais et la communauté de ses moutons, du bœuf et de ses palmiers.

Maman Bô se prosterna et pleura sur le revers du boubou de Mortimer en jurant de son innocence et de sa sincérité. Un cri de Philibert lui coupa la parole.

- Le Bon-Blanc ! Je vois le Bon-Blanc sur la route !

- Combien vois-tu d'automobiles ! hurla Mortimer.

- Des dromadaires, je ne vois que des dromadaires ! répondit le policier.

En effet, un nuage de poussière grossissait à l'horizon. Mortimer, pris de doute, s'était levé et avait fait quelques pas en avant. Le Père Tran pensa que le Bon-Blanc devait-être dans la dèche pour se déplacer avec si peu de panache. Beaucoup trouvèrent la monture suspecte et peu conforme à l'usage. Au bout d'une heure on distingua les méharistes. Ce n'était pas le Bon-Blanc mais une troupe d'une douzaine de soldats commandés par un sergent. Un nègre de la ville, un freluquet en uniforme kaki garni de boutons dorés, portant lunettes de soleil Ray-Ban et chaussé de Pataugas. Ils escortaient un gros homme en civil, un fonctionnaire à demi mort de fatigue, qui se protégeait du soleil sous un parasol rouge. Le sergent sauta de son dromadaire. Tout le village l'entoura.

- Le Bon-Blanc ne viendra pas. Il a pris une route plus à l'ouest qui l'éloigne d'ici. Il va dans une autre province. Pour vous ce sera pour une autre fois... Ça sent rudement bon chez vous et les filles sont drôlement girondes, dit le sergent en prenant Violoncelle par la taille. Vous devez mener une vie peinarde par ici, à festoyer et à vous amuser toute la journée... À propos, nous accompagnons un fonctionnaire du gouvernement chargé de recalculer vos impôts. Il paraît que vous en prenez à votre aise avec les taxes. Nous allons rester un bon bout de temps dans votre village... Y a rien de tel que la vie dans la brousse pour se refaire une santé, ajouta-t-il d'un ton sentencieux à l'adresse de ses hommes.

<http://www.jean-bernard-papi.com/>

Chacha ét-en peutrasse Michel Chatenet

Le timbre rouge disparaît. La Poste n'est plus capable d'assurer le J+1. Elle utilise donc un subterfuge pour pallier ses incompétences dues à une réduction des effectifs

Autrefois, on avait des boîtes aux lettres dans les petits villages. La poste les a supprimées sans prévenir les habitants. Ils ont, un jour, enlevé la porte de ces boîtes aux lettres. Les gens y déposaient leur courrier. Maintenant, il faut faire 3 ou 4 km pour poster une lettre. Les personnes âgées, dans les milieux ruraux, sont pénalisées.

Mais qu'importe !

Ces mêmes personnes devront utiliser un ordinateur pour timbrer leur courrier. Une grande majorité n'a pas l'outil informatique donc on isole encore plus les vieux ruraux.

Mais qu'importe !

Les vieux déjà isolés, ne verront même plus le facteur, parfois seule visite quotidienne. Ils seront abandonnés comme de vieilles choses !

Mais qu'importe !

Tout ce dont ils auront besoin, ils devront le demander à des services sociaux. On leur commandera sur le net et ils seront livrés par un brave gars qui n'aura rien à faire de leur sort car il sera chronométré.

Mais qu'importe !

C'est comme ça qu'on humanise notre société. On est proche du peuple ! Nos élus, du haut des gradins de l'assemblée, ne se rendent pas compte de la misère qui accable les gens isolés et du fossé qui se creuse entre ceux d'en haut et ceux d'en bas

Mais qu'importe !

Il y a les nantis et les autres. Les « autres » ne vont plus voter. Les nantis croient diriger en leur nom.

Mais qu'importe !

Kétoukolé Joël Lamiraud (Jhoël)

Réponses au Kétoukolé n° 85



C'est Michel Mathias, collectionneur d'ustensiles de cuisine vintage, basé à La Pinelle, près de Haimps (17) qui m'a donné l'idée de ce Kétoukolé brûlant, appelé suivant les régions, **flambadou**, **flamboir à lard**, **capucin**, **coqeron**, **cocuron**,...

Il est utilisé dans les cuisines en France depuis le Moyen Age (apport de coloration, salaison, cuisson...). Il est absent, ou méconnu dans quelques régions, mais par contre il est encore très présent dans l'Aveyron, le Béarn, Pays Basque,...

Ses anciennes versions sont en fer forgé ou en fonte, mais des versions modernes en acier sont commercialisées. Il est utilisé par des chefs étoilés qui proposent des recettes exécutées sur feux ouverts.

Jean Jacques Bonnin d'Angoulême, une fois de plus nous a gâté avec force détails quant à l'usage de ce flambadou, flamboir, capucin, coqeron, jusqu'à nous en mettre l'eau à la bouche.

Oi est un flamboir à lard, ou capucin, une aspèce d'ouillette en fer munie d'un long manche, que l'on fait chauffer dans les braises et où l'on met des petits morceaux de lard qui fondent en grésillant pour arroser la pièce à cuire sur la broche. Un nom tout indiqué pour parfaire la cuisson d'un lièvre à la broche, luxe rare et devenu impossible pour tout un tas de raisons : plus de cheminée et pas davantage de "yèvre" à l'horizon. J'ai pourtant manié cet engin il y a fort, très fort longtemps.

Sur la photo on voit aussi le tourne broche(un luxe !) et la lèchefrite.

<https://www.dotgretagarburedotcom.wordpress.com/2013/11/03/flamboir-a-lard-flambadou-ou-capucin/>

C'est un très vieil ustensile en fer qu'on utilise en France depuis le Moyen-Âge et qui se compose d'une longue tige (environ 1 mètre, longueur indispensable pour se préserver de la chaleur intense du foyer), terminée par un petit entonnoir conique permettant l'écoulement de la graisse enflammée sur la pièce de viande considérée. Il est utilisé après chauffage à blanc dans les braises pour faire fondre du lard (qu'on introduit dans le cône) sur les pièces de viande pendant leur cuisson à la broche (ou dans un panier-nacelle). Ça assure du moelleux aux chairs arrosées, ça fait dorer et croustiller la peau (ou la couenne) et ça donne un petit goût incomparable de graisse flambée. Il est bon de répéter plusieurs fois pendant la cuisson.

Le nom de capucin lui vient de la forme de l'entonnoir qui rappelle le long capuchon de la robe marron des frères capucins (qui fait un peu Ku Klux Klan à l'envers).

Cet ustensile de cuisine revient au goût du jour avec la mode des barbecues.

Jean Claude Turpain de Voreppe (38) nous écrit : « il s'agit d'un flambadou utilisé pour la cuisson au tournebroche pour y faire fondre du lard et arroser la viande qui cuit. »

Daniel Lemonnier du Grand Quevilly (76) propose : "Cet instrument s'appelle, selon les régions, flambard à lard , flambadou ou capucin. Il sert à arroser les pièces de viande cuite à la broche dans la cheminée."

Cécile Negret, la charmante poétesse du Boutillon, et Jean Luc Roy, ont vu eux, dans ce Kétoukolé un éteignoir ou mouchoir pour éteindre les cierges et les bougies. Il est vrai que les formes sont proches, à la différence près que comme précisé dans l'énoncé du Kétoukolé, l'entonnoir est percé dans un cas, et pas dans l'autre. Merci à eux, le principal est de participer.

Michel Mathias nous précise, le flambadou, auxiliaire indispensable de la cuisson à la broche et au feu de bois !

Depuis des temps ancestraux le monde rural de la région Midi-Pyrénées aux Causses du Larzac sans oublier le Languedoc-Roussillon et l'Aquitaine et même en Poitou-Charentes, le flambadou a sa place au coin de la cheminée, entre le bouffadou et le tournebroche. On l'appelle aussi capucin, flamboir à lard... Les flambadous ont différentes grandeurs suivant l'artisan qui le fabrique.

Sans flambadou, pas de lièvre à la broche réussi, ni de gigot d'agneau ou de poulet fermier. Les inconditionnels du flambadou vous parleront aussi de son pouvoir magique sur les bécasses, palombes, grives et cuissot de Sanglier.

Pendant une cargolade (escargots au grill du feu de bois) le "coup de Flambadou" change tout....

Le flambadou est aussi utilisé sur des viandes rouges au barbecue : Côte de bœuf.

1- Couper les morceaux de lard à l' avance pour les faire préchauffer non loin de la cheminée.

2-Volailles, gigots d'agneau, Gibiers sont nos pièces favorites à « flamber ».

3- Demander à votre boucher du lard « vieux salé » plus gouteux que le frais

Dans la vidéo ci-après, on vous montre comment utiliser un flambadou

<https://www.youtube.com/watch?v=YMNo14IFHs>



Kétoukolé n° 86



Quels sont les noms et usages de ces deux outils aux formes similaires, mais aux finalités différentes.

Réponses à joel.lamiraud@free.fr

Le coin des poètes

Jhustin Kiodomir

Recette p'rr limé in sonnet



Natif de Fouras, Jhustin Kiodomir (1892-1973) fut l'auteur d'innombrables pièces de théâtre, saynètes comiques, monologues, poèmes, contes et chansons en patois saintongeais. De son vrai nom Alexandre Négret, il était mon arrière-grand-père. Comme notre ami Maît' Pierre, j'aime fouiner de temps à autre dans la malle aux ancêtres... on en sort toujours un trésor ! C'est ainsi qu'une recette pleine d'humour et de tendresse, datant de 1948, est apparue sous mes yeux et je ne peux pas résister au plaisir de la partager. Si vous rêvez de vous aventurer dans la confection d'un sonnet, elle sera d'une aide précieuse. Si vous êtes maître en la matière, ces quelques vers bien mitonnés raviveront avec malice les heures passées à taquiner la plume pour que le rythme, la rime et la forme soient parfaites. Une gymnastique de l'esprit ? Un jeu surtout, pour le poète passionné !

Cécile Négret

Jhe la teins d'in bon vieux pouète.
(In brave houme aneut beun âjhé.)
Si thieu douét point vous déranjhé,
Prr' vous jhe vâs duvrit ma bouète.

D'abord, la chance que vous souhaite
Eit d'agrippé le bon sujhet ;
Au reîve eites-vous pas sujhet ?
Vous n'en avez à la beouroette.

Chantez lei fyeur et lei-z-osâ,
Le veut qui pièjhe lei rousâ
Ou l'aiguail sù la sarmajelle...

Chantez l'amour, chantez lei boué,
Lei masurâ et le vieux pouèt,
Si coquiet anvec sa marzelle...

O sârt à reun de se pressé,
Suffit d'avouèr la pyeume prime
Prr' que sans tarzé n'on esprime
Deux bon et solide veurset,

— Deux « quatrain », si vous queneussé —
Ayant châqu'in lei mein-me rime,
Et vous compyétez thielle escrime
En limant encouèr deux teurcet...

Le sonnet n'aime pas la triche,
O zi faut de la rime riche,
Châqu'in de sei vâs douét souné.
Et sonnet anvec sansounet !...

Meinfiez-vous dei rime maline,
Qu'ô ne faut point-n-effourâché,
Qui se pyaisant à se caché
Coume l'amande en sa prâline.

Quant vous lei teinrez, lei câline,
Craignez point de lei-z-accaché,
Peû par coub'ye lei-z-attaché :
Deux fumelle et deux masthiuline.

O vous fait quené in moument !
Eit-ou finit ? Adrouètement,
Rapetassez à gauche, à drouète...

Le tout étant assaisouné,
— Serions-jhi devenu pouète ?... —
In point. — Sarvez voute sonnet !

Lucien Picot (alias Gilles Galion)

Bye bye

Deux rideaux de velours écarlate
Qui s'écartent
Un palais tout rose
Des perles bien rangées
Une brise embaumée
Quelle est cette chose ?
Vous me la bayez belle
Dites-vous !

C'est un conte à dormir debout
Exact, c'est juste le mot
Qu'il faut
Vous pouvez voir ces merveilles
Lorsque ma belle
A sommeil
Bye Bye

Les histouères à Pierre Dumousseau

Ces histoires sont extraites du Grand almanach des Charentes 2022



L'absidiole, à gauche de l'entrée de l'église Sainte Radegonde à Talmont-sur-Gironde, est décorée de quatre modillons qui illustrent une terrible légende : celle de la Dame Blanche de Talmont.

Au fond : une tête de diable cornu, grimaçant ; tout à côté : une tête de femme, les deux mains en l'air, ayant l'air de soulever un voile de mariée ; enfin deux têtes de loups effrayants, gueule ouverte, yeux exorbités, oreilles dressées.

L'histoire se passa au cœur d'une nuit d'hiver glaciale. Les marais de Palud étaient complètement gelés. Une ombre les traversait en silence : un « jacquet », un pèlerin descendant des contrées du nord et se rendant à Saint Jacques de Compostelle. Il chevauchait une vieille jument fatiguée et se dirigeait vers l'église de Talmont où il espérait pouvoir se reposer le reste de la nuit.

Soudain des hordes de loups affamés qui rôdaient habituellement dans les bois du Compain surgirent des fourrés et, alléchés par l'odeur de chair fraîche (quoique...), se lancèrent sur les traces du pèlerin. Ce dernier fouettait avec ardeur les flancs de sa monture, mais la pauvre bête n'en pouvait plus ; ses sabots dérapèrent sur une flaque gelée, et la jument s'effondra sur la glace qui céda sous son poids. Le pèlerin réussit à se dégager et parvint à se hisser sur un monticule de terre ferme à quelques pas, abandonnant sa jument à la meute féroce qui ne prit guère de temps pour la dévorer. Les loups encerclaient à présent notre jacquet, se léchant les babines, attablés pour le dessert ! Lui, maintenant les fauves à distance à l'aide de son pistolet qui avait déjà foudroyé trois ou quatre loups téméraires. Il espérait tenir ainsi jusqu'à l'aube.

Un grand loup gris, avec une allure de chef, décida d'en finir : il s'avança vers le pèlerin... à pas de loup ! Ce dernier arma le pistolet, visa entre les deux yeux, pressa la détente... un ridicule « clic ! » lui répondit ; avec terreur il réalisa qu'il était à court de munitions.

Alors, en désespoir, il saisit la coquille saint Jacques qu'il portait en sautoir et se mit à invoquer Saint Jacques de Compostelle et Sainte Radegonde de Talmont, et tous les saints qui lui passaient par la tête... Et c'est à ce moment qu'un grondement lointain arrêta l'approche du loup. Le pèlerin tourna la tête et vit venir, du fond de l'estuaire, un cheval blanc monté par une belle cavalière en robe de mariée ; elle portait sur sa tête une couronne en fleurs d'orangers à laquelle était attaché un long voile de gaze, fin, léger, immatériel.

La Dame Blanche sourit au pèlerin d'un air engageant et tendit ses mains vers lui. Le cheval se rapprochait, ayant plus l'air de voler que de galoper, ses sabots effleurant à peine la surface gelée du marais.

Subjugué, le pèlerin tendit les bras ; les mains le saisirent... et il se retrouva bientôt soulevé, emporté, et installé en croupe sur le cheval blanc de la belle amazone.

Les loups, furieux, frustrés, se lancèrent aussitôt à leur poursuite... mais le long voile de gaze les enveloppa dans une sorte de filet inextricable, et ils furent entraînés ainsi jusqu'au bord des falaises dominant le fleuve sombre. Là, tel Pégase, le cheval prit son envol ; le filet se déchira et tous les loups furent alors précipités dans les eaux limoneuses où ils disparurent à jamais. C'est depuis cette histoire qu'on n'a plus jamais vu de loups en terre de Saintonge !

Quant au jacquet...qu'en advint-il ? Nul ne le sait. La Dame Blanche avait cette nuit encore trouvé un nouvel «épouseur », ou une nouvelle proie pour son maître Satan.

Joël Jouineau (dit « jhi-jhi » pour les intimes) regardait comme chaque soir les infos Poitou-Charentes sur la Trois. On était en janvier et on venait de traverser près de trois semaines de glaciation intense. Une averse avait, la veille, transformé toutes nos routes charentaises en autant de patinoires. Les « Ponts déchaussés », comme les nommait Jhi-Jhi, avaient pour une fois bien anticipé et, depuis le matin, une noria de camions-bennes chargés de sel déversaient leur cargaison afin de dégeler le bitume.

Joël était fasciné par le ballet des camions et il n'en revenait pas de voir tout ce sel répandu :

« Eh bin, commenta-t-il, avec tout ce qu'i' mettait su' lés routes et le long dés palisses, o y'aura pas besoin de fére dégorgher lés cagouilles avec dau grous sel thiette année ! »



Gueurnut au téléphone Goulebenéze

– Par ici, Monsieur Gueurnut : là, rentrez, on va vous renfermer dans le placard, dit la jeune aide des P.T.T. Ah, et maintenant vous allez pouvoir causer.

– Feurmez poin la porte au tareuil, teurjhou, quo décit Gueurnut, o sent jholiment le renfeurmé dans vout' guarite.

Thieu se passait a` la poste de Malmenée, coummune renommée prr' son vin bian, prr' le cot d'oeil que n'on at su les vallons dau Pays-Bas et othout dépeux thieuqu' temps prr' le mâre de l'endroit qu'est in mâre vraiment phéломène. Et Gueurnut, qui n'avait jhamais téléphouné à persoune de sa vie, avait reçu dès zau matin in appel de sa feuille qu'é mariée au rà d' Saintes avec in gâs qu'est censingement empouéyé dans les ch'mins d' far.

– A l'eau ! A l'eau !

– A l'eau ! Malmenée ! C'est Malmenée qui est là ?

– ... ?

– Mais on vous cause, Monsieur !

– ... ?

L'aide des P.T.T. de Malmenée :

– Entendez-vous, M'sieur Gueurnut ?

Gueurnut :

– O l'est b' coumode que jh'entende : jhe vouet reun !

– A l'eau ! A l'eau !

– ... ?

– A l'eau ! Mais parlez donc, Monsieur, on vous cause de Saintes !

– ... ?

Au bout de dix minutes de thiau mane` jhe, l'aide des P.T.T. de Malmenée :

– Hé, M'sieur Gueurnut, on va vous couper !

– Copez pas, fi d' louc ! Copez pas ! Sons-jhi chez Landru, éthy ?

L'aide des P.T.T. de Malmenée bondit vers la cabine et ouvre la porte :

– Mais malheureux, vous n'avez pas décroché les récepteurs !

– Hé, quo dit Gueurnut, jh'ai collé moun oureille de cont' l'houillette qu'est au-d'sus de thiau p'tit plateau, m'en seus pas othiupé d' vout' parcepteur ! O y a beun assez d' thiellé-là qui m' fazant payer mes z'impouzicions !

Et Gueurnut sort de la poste de Malmenée avec l'impression absolue que thieu est encouère des z'éventions prr' attrapé l'arjhent dau monde ! Quand il arrivit chez zeux :

– Et beun, quo décit la Gueurnuche, as-tu causé à la drolesse ?

– Voué, voué, que dit Gueurnut en se rengorjhant.

– Et qu' t'a-t-elle répond ?

– A l'a répond qu'a l'entendait pas c' que jh' li dizis !

– Et té, entendis-tu c' qu'a disait ?

– Hé, quo dit Gueurnut, o l'était b' n'aizit que jh' zou entendisse, i l'aviant feurmé tout' les portes ! O y a qu' les z'empouéyés qui peutuchant là-d'dans !

Le lend'main au matin, i r'çeviant ine dépêche de leur feuille :

« Garçon né jambon coupé refusé. Célinâ ».

Ce qui v'lait dire (i zou avant su thieuq' jhours amprès) que leu feuille venait d'avouèr in drôle et que l' jhambon qu' les Gueurnut aviant envouéyé deurgnièrement à Saintes avait arrivé tout gavagné.

– Leû télégraphe et leû téléphoune, que décit Gueurnut, o l'est tout d' la même estamelle. On zi comprend jhamais reun. Et encouère in cot d' mais, i peuyut pas faire auteurement que d' dire quo l'était d' la faute aux feignants qui sont à la tête dau gouvernement.

Un peu de libertinage Pierre Dumousseau, René Ribot, Benjamin Ribot

Ces vidéos sont déjà Passé dans le Boutillon, mais je ne m'en lasse pas :

<https://www.dailymotion.com/video/x7ymnfa>

<https://www.dailymotion.com/video/x6rt4v0>

In vouéyâge au paradis Gaston Navarre (Boun' Ap'tit)

Tiette neut, jh'ai rêvé que jh'étais bazi. Tout d'in cot, moun âme a pris in éveurdin, farceur. O filait coume ine éloize, tout dret en l'ar. Au bout d'un moument, à fine force de monter, jhe me sentis l'calâ, contre le pianch'trà dau Paradis et, in p'tit pus loin, jhe vouéyis in grand porteau tout en or massif. Jhe cougnis contre tieu porteau avec l'oinse de mon det d'au mitant.

- Qu'est là ? qu'o dessit saint Piarre.

- Ol' é mouâ,.

- Et qu'é tout tieu mouâ, ?

- Boun' Ap'tit.

- Ah ! vouet ! ol' é vous, bon sujhet ? Rentrez dont, mon ,biton. Vous vous mettez à tielle tab'ye dans l'fond, avec tous tiellés Charentais de la race d'au yabe, mais ol' é d'au bon monde quand même. Les gars sont peut-être beun un p'tit roufyns et les fumelles chaudrites, mais ol' é putout des qualités que des défauts.

- Et astheur, mangh'rez-vous pas in' goulée peurbouère in cot ? qu'o m'dessit saint Piarre.

- Point de refus, patron, que jhe dessis, et, jhe m'asseyis à tielle tab'ye, au mitant de tous lés Charentais. La mère Guiton, qui, dans l'temps, tenait un restaurant ambulante à la fouère de Marestay ou beun de Charves, était là elle otout, mais ol' était peur fère la tieuzine. A te nous apportit in' sauce de cagouilles, in' daube de beû et des anguilles buffées à cots d'chapià, qu'o l'avait de quoué s'en super les quat' dets et le pouze. Jhe' vous en réponds qu'o faisait pas grand brut à tielle tab'ye. Tout le monde manghiant à pienne goule à n'en fère sauter les mighettes au piancher. On arait entendu voler un musset. Ol' é vrai que les Charentais sont teurjhou de boun' ap'tit.

Vous parlez qu'ol' était jholi dans tieu paradis : les fumelles étant toutes nues et nous autes otout. Parce que quand noute âme s'en va-t-au ciel, jh'emportons reun avec nous autes, même pas in' paire de tielottes.

A un moument douné, o y at tout in pilot de jhènes drôlesses qu'aviant pas encore fait peuter z'eu marron qui sont venues me dire bonjhour. A l'aviant de grandes z'ales en pieurnes blanches — même qu'o n'en a-t-ine qui s'amusit à me chatouiller les z'usses avec le bout d'soun ale.

- Vins dont t'assire sus mes gh'neuls, que jh'z'y' dissit.

- Ol' é point l'envie qui m'manquerait, qu'a m'répounit, mais si jhamé saint Piarre z'ou voyait, o frait pas jholi m'en doute. Y nous foutrait d'hors à grands cots d'pied dans l'darrière et, jhe chérions tous deux dans l'Enfar où jhe routirions coume des canets.

Peur nous distraire, tous les Charentais se sont mis à chanter la chanson dau « Vin bian », de Goulebenèze, et quand saint Piârre at entendu tielle chanson, y l'était tellement content qui chantit li tout et qui nous apportit d'au vin bian, dau pineau et d'au cougnat. Jhe vous jhure que jh'étions teurtout bin beunaizes.

Coume le piaizitdure pas teurjhou, et qu'on peut pas monter au ciel à châ moument, jhe me réveillis tout d'in cot et, en fait de p'tits anghes su mes gh'neuls, ol' é la bourgeoise qui m' foutit in cot d'poing su l' cagouet, pac' que jh' ronfyis, qu'a dit, coume ine machine à queue-sot.

In avocat Odette Comandon

I n'a-t-in bon jhabrail, thieu grand sec d'avocat !
I l'est jhamais en peine peur faire marcher son bet,
Qu'o sèye peur des menfries ou peur des houneit'tés :
Maitre Gabrielsen, qu'on l'appeule à Cougnat.

O faut pas s'faire d'enneut peur thieu grand oripii,
Tourjhour à soun affaire et jhamais é moyé,
Quant même y arait des jhughes pis qu'au jhugh'ment darnier
I pouvant tous ronfyier avant qu'i s'fatiqu'ra !

Et peur les couillonner, li, i s'en fait pas faute :
Paç'que peur n'en voér in... faut qu'i n'en r'garde in aute !
Les jhuges disant courn'thieu : Bin parlé, m'est avit

Jhe son d'accord su tout ç'qu'a dit thiel avocat. »
Peurtant, tous thiellés jhughes, bin souvent, coum'on dit :
I sont sourds d'in' oreille... et d'l'aute i z'entendent pas !

Le manuscrit de Pons

Dans le dernier Boutillon, je vous ai parlé du Manuscrit de Pons. Voici un autre extrait.

Compliment d'un paysan de Saintonge à monseigneur son évêque dans le cours de visite de son diocèse.

Monseignour,
 Je vin pre vou tiré iqui ma reverence
 Et vou prier étout d'avoir la complaisance
 De souffrit qu'y vou fasse in petit compliment
 Sus le bounheurt que j'ons tretous presentement
 De vouz avoir augiut pre le bin de nous ames.
 J'en sommes si contèns que les oumes, les femmes,
 Les feilles, les garçons, enfin iqui tretous,
 Dan tout quieu qu'y disant ne parlant que de vous.
 Quieu ne me surpent ja : vouz êtes si affablie,
 Si beas et si bin fait, en in mot si aimable,
 Qu'o foret être mort pre ne vous pas aimer
 Tant vous prefektions ant saugiut nou chermer.
 Quieu qu'y di est si vrez qu'avoure je parie
 Mon cou même à coper que la reine d'Hongrie
 Qui nouz aït si fort et nou veut tant de maux
 Qu'a veuret nou gruger tretous au grain de saux,
 Si, dis-je, a vou voyet tout queme y vou voyonmes
 A vouz aimeret, lé, tout queme y vouz aimonmes.
 Monsieu noutre quiuré, quant y vouz anoncit,
 De toutes vous vretus nou fit in grand recit.
 Dès quieux tems, monseignour, je grillions d'envie
 De voire quieux jour qui, le pus beas de ma vie.
 He ! j'avions bin raizon de bin griller pre lis,
 Peux que d'in vrez bounheurt y nouz at tout remplis
 Vouz avé trepassé de bin prou noutre attente.
 Grace à Dieu et à vou j'avons lame contente,
 Je fouyon le peché, jh'avons mes l'esprit sain,
 Ses vretus dan nous quieurs y grouillant tout fin pliain.
 OI est quieu des presens ! Aussi en recompence
 Recevez de tretous noutre requeneussance,
 Porté-vous trejou bin, vivé assé longtems
 Pre voir les quenailons de nous petits enfans,
 Et qu'aprez votre mort le Seigneur, de sa grace,
 Dans son bon paradis pre trejou vouz y pliace.
 A de beas complirnens vouz êtes aquetumé
 Le min finit iqui, evesque bin aimé.

Finis 27 fevrier 1747.

Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maït' Piârre)
pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maït' Gueumon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fî à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>